

The background is a painting of a rural landscape. The sky is a vibrant, textured blue. The ground is a mix of golden-yellow and brownish-green, suggesting a field or a path. In the distance, a person wearing a dark hat and coat is visible, standing in a field. The overall style is impressionistic with visible brushstrokes.

Israël Joshua Singer
Et Wolf
fils de Hersh
devint Willy

roman

traduit du yiddish par Monique Charbonnel-Grinhaus

l'antilope

Et Wolf fils de Hersh devint Willy

Israël Joshua Singer

Et Wolf fils de
Hersh devint Willy

roman

traduit du yiddish par Monique Charbonnel-Grinhaus

l'antilope

I

ON N'ÉTAIT PLUS qu'à huit jours de la Pâque, mais Wolf, le fils de reb Hersh Roubine, n'avait toujours rien retenu du Cantique des cantiques que depuis un mois déjà, depuis Pourim, son précepteur essayait par tous les moyens de lui faire entrer dans le crâne.

Le maître psalmodiait en yiddish le commentaire traditionnel du texte hébreu :

– *Shkhoyre ani*, bien que je sois noire de péchés parce que j'ai fabriqué le veau d'or, dit à Dieu la maison d'Israël ; *venayve*, je suis pourtant belle parce que j'ai reçu la Torah. *Keohaley keyder*, bien que je paraisse aussi sombre que les tentes des Tatares, *kerios Shloyme*, je serai aussi blanche que les tentures du roi Salomon...

Wolf répétait les phrases chantantes de son maître, mais au moment de restituer le commentaire d'un verset, pas un mot ne sortait de sa bouche. Le maître, un homme pâle malgré un hiver au village, était assis, abattu, dans la pièce passée à la chaux bleuâtre selon la mode campagnarde. Il considérait son élève d'un regard suppliant.

– Je t'en conjure, Wolf, fais attention, dit-il d'une voix plaintive. Je dois rentrer chez moi pour passer la semaine de Pessah avec ma femme et mes enfants. Je ne suis pas retourné à la maison de tout l'hiver. À cause de toi, parce que tu ne connais toujours pas le Cantique des cantiques, je ne vais pas pouvoir...

Aux paroles de son maître, les joues rebondies de Wolf, si colorées qu'on les aurait dit rincées au vin rouge, se firent plus rouges encore. Ses grands yeux noirs regardaient le maître blafard d'un air apitoyé. Il aurait bien voulu être attentif, mais les mots psalmodiés en hébreu refusaient de lui entrer dans la tête. Les tentes des Tatares, le veau d'or que les Juifs avaient adoré, les rideaux blancs du roi Salomon, les filles de Jérusalem se mêlaient en un écheveau inextricable. Il ne parvenait pas à s'en dépêtrer.

Son père, reb Hersh, examinait ce fils, ce grand gaillard aux joues écarlates comme aucun garçon juif n'en avait. Il jetait alors des yeux courroucés sur son épouse occupée, pour la fête de Pessah, à engraisser une dinde coincée dans son giron.

– Je ne sais vraiment pas d'où me vient un tel fils, dit-il, furieux, à sa femme, fille d'un métayer enrichi. Il n'a vraiment rien d'un Juif, ton fils.

– C'est aussi bien le tien que le mien, répondit la

femme, indignée, en serrant le cou de la dinde afin qu'elle ouvre plus large son bec et avale la pâtée. Je ne sais pas pourquoi tu t'en prends à cet enfant.

Reb Hersh se moqua de sa femme :

– Cet enfant..., dit-il. Ce rustre, oui. Il a grandi comme un goy, et pour elle, c'est toujours un enfant, costaud comme un brigand qu'il est.

Furieux, il sortit en claquant la porte.

Wolf avait écouté les paroles de son père et la réponse de sa mère sans s'en soucier le moins du monde. Ça lui entrait par une oreille, ça ressortait par l'autre. Il planta le maître au beau milieu de son « exégèse », au moment où le peuple d'Israël s'expliquait avec le Dieu tout-puissant. Il se dirigea vers les écuries situées à l'autre bout de la ferme. Il avait déjeuné peu de temps auparavant et pourtant, arrivé à la porte, il se rappela qu'il avait faim. Il se coupa vite fait une épaisse tranche de pain et la fourra dans la poche de son caftan toujours pleine de silex, de clous et de clés cassées. De ses gros doigts courtauds, il arrachait des morceaux de pain, les portait entre ses solides dents blanches qui s'exhibaient fièrement derrière ses lèvres charnues, et il mâchait bruyamment avec un plaisir évident.

– Welvl, reviens immédiatement, lui dit sa mère en étirant les mots, ton maître n'a pas terminé sa leçon.

– Je ne veux pas revenir, répondit Wolf la bouche pleine, je vais voir le vieux Rokh à l'écurie.

– Comment ça, c'est Rokh qui va être ton maître? demanda sa mère. C'est lui qui va t'enseigner la Torah? Un paysan, c'est tout ce qu'on va faire de toi!

– Un paysan, et alors? répondit Wolf, faisant fi des mises en garde de son maître.

Son maître lui répétait sans cesse qu'il ne fallait pas répondre à sa mère et qu'un fils rebelle était passible de lapidation.

Il sortit précipitamment de la pièce pour qu'on ne puisse pas le retenir.

Dans la cour, la terre était encore gorgée d'eau après le gel et la neige de l'hiver. Chaque pas laissait une empreinte sur le sol détrempe. De jeunes brins d'herbe pointaient leurs petites têtes timides, se frayant un passage entre les dernières plaques de neige et les feuilles mortes, vestiges de l'automne. Ça et là, une fleur des champs précoce faisait une tache jaune dans la verdure. Des poules en train de couvrir leurs œufs caquetaient à tue-tête, infatigablement. Une couveuse plus efficace que ses congénères se pavanait déjà au milieu de ses poussins à demi nus. Elle cherchait des graines dans le crottin frais encore fumant tout en gardant un œil menaçant sur le chat roux qui attendait le moment

où elle baisserait la garde pour attraper un de ses poussins. Mais prête à défendre sa progéniture, elle lançait au chat des « cot cot » pleins de hargne, aiguisant par avance son bec et affûtant ses griffes.

Wolf ramassa un caillou et le lança sur le chat. Comme la plupart des garçons, il détestait les chats. Le matou se percha aussitôt sur une clôture où séchaient des pots d'argile et lui jeta un regard qui semblait le narguer : essaye donc de m'attraper ! Wolf cracha dans sa direction. Il se pencha jusqu'à terre, prit un poussin chétif et nu qui n'avait pas encore de plumes, juste un peu de duvet jaune. La mère tremblait, regardait Wolf de ses yeux ronds inquiets, mais elle ne lui sauta pas dessus. Elle le voyait caresser son petit, l'envelopper de sa main, le réchauffer de son souffle et lui mettre dans le bec des miettes de pain qu'il venait tout juste de mâcher.

– Allez, retourne voir ta mère, petit piaillard, dit Wolf au poussin en le reposant délicatement.

Il passa devant un cerisier tordu et rabougri, cueillit quelques cerises racornies restées suspendues çà et là depuis l'été passé et becquetées par les oiseaux qui recherchaient un peu de nourriture dans la maigre pulpe desséchée. Cela l'emplit de joie et d'énergie. Il sentit une telle force parcourir ses doigts courts que l'envie le prit de briser quelque chose. Il se précipita sur

un jeune arbrisseau et entreprit de l'arracher. Mais ses racines étaient solidement ancrées dans le sol, il refusa de se laisser déraciner. Wolf souleva alors une pierre fichée en terre et la lança avec force sur une bande de corneilles qui croassaient autour d'un tas de fumier.

– Eh, maudites bêtes! cria-t-il, non pas en yiddish mais en polonais, comme toujours quand un Juif s'adressait à des animaux. Dégagez, sorcières de malheur, fichez le camp! L'hiver est fini!

Les corneilles s'envolèrent en hurlant. Des moineaux piaillaient, dansaient, jouaient à se pourchasser. Des hirondelles se démenaient sous les toits de chaume, recherchaient leurs nids de l'année précédente. Au sommet d'une meule de foin, une cigogne tournoyait, dessinait des cercles, battait des ailes, hésitant encore à se poser là. Finalement, de ses longues pattes fines, elle agrippa la pointe du pieu qui dépassait du foin et, du haut de son perchoir, telle une vigie, elle examina le monde alentour. Le soleil brillait, se reflétait dans le moindre débris de verre, sur les brindilles, dans les dernières plaques de neige, dans chaque petit tas de crottin, dans chaque filet d'eau. La cigogne fit claquer ses grandes ailes et, d'une voix étrangement forte, elle poussa un cri. Wolf leva les yeux et lui cria en retour :

– Cigogne, Majesté, ton nid va brûler!

Dans le cri de la cigogne il avait perçu toute la joie du printemps, du soleil, du réveil de la nature après les longues et pénibles journées de gel. Il était si content qu'il retira son bonnet d'hiver et l'envoya en l'air à plusieurs reprises. Il savait pourtant qu'un Juif ne devait pas rester tête nue sous le ciel. Pour évacuer le trop-plein d'énergie qui débordait de ses membres, il partit en courant sur la terre meuble, dans une course effrénée jusqu'aux écuries.

Là, Rokh, leur vieux valet d'écurie, était assis sur une souche d'arbre qui dépassait de la terre détrempée. Il était occupé à tailler une branche à l'aide d'un couteau.

– Qu'est-ce que tu fais, Rokh ? lui demanda Wolf.

Le vieux paysan sortit son cou hâlé et noueux du col noirâtre de sa chemise fermée par un petit bouton en verroterie rouge. Les rides de son visage maigre et osseux comme l'écorce d'un vieil arbre s'étirèrent de plaisir. Il exhiba alors la grosse, l'unique dent jaune qui lui restait dans la bouche.

– C'est une pipe que j'me fais, Wolf, dit-il ravi, et autour de ses petits yeux verts, toutes les rides se plissèrent. J'ai cassé une branche de cerisier. Faut pas l'dire à ton père qu'j'ai abîmé une branche de cerisier. C'est avec le cerisier qu'on fait les meilleures pipes.

– Je ne le dirai pas, Rokh, promit Wolf. Mais qu'as-tu fait de ta vieille pipe ?

– La vieille, j’l’ai vendue à un Tsigane. Et un bon prix. Un demi-rouble en argent.

Wolf s’installa près du vieux Rokh sur un tas de feuilles mortes. Il le regarda tailler le bois dur d’un habile coup de couteau. Le vieux n’arrêtait pas de parler de sa voix chevrotante tandis que son unique dent rayonnait de plaisir. L’histoire de sa pipe vendue à un Tsigane pour un demi-rouble en argent le comblait de satisfaction.

– Les Tsiganes raffolent des vieilles pipes, Wolf, pas pour les fumer, pour les manger. Ils fendent le fourneau, grattent le culot laissé par la fumée du tabac, et ils le mangent.

Wolf fit la grimace.

– Pouah, les cochons, et ça leur fait pas de mal ?

– Tu parles, ça les rend plus solides encore, dit Rokh en riant, même leurs femmes se jettent là-dessus et s’en régalaient pareil qu’avec la vodka.

Wolf cracha sur les Tsiganes qui bouffaient une telle saleté. Il se leva et pénétra dans l’écurie.

Les chevaux étaient déjà aux champs. Les valets de ferme labouraient la terre pour semer le blé d’été et planter les pommes de terre. Ne restaient à l’écurie que les juments pleines qui devaient mettre bas d’un jour à l’autre et qu’on n’attelait plus à la charrue. Elles balançaient leurs flancs rebondis et tiraient paresseusement

sur le foin déposé au-dessus des mangeoires dans des râteliers. Kacha, une jeune jument au pelage brun, était allongée par terre. Elle léchait son petit poulain nouveau-né couché près d'elle, ses frêles pattes emmêlées les unes dans les autres. Wolf se laissa tomber contre le poulain et approcha sa joue rouge du doux pelage.

– Quel nom tu vas lui donner, Wolf? demanda le vieux Rokh sans cesser de tailler sa pipe à l'extérieur.

– J'y ai pensé toute la nuit et j'ai rien trouvé, dit Wolf. Rokh, apporte-moi un peu de sel, je vais l'en enduire... Kacha a déjà tout léché.

Rokh se leva, grimpa sur la soupente vermoulue où on rangeait le sel et le passa au garçon. De même que sa mère frottait la viande avec du sel avant de la cuire, Wolf frota de sel le poulain qui tenait à peine sur ses maigres pattes flageolantes.

La jument se mit aussitôt à lécher son nouveau-né de tous les côtés.

– Plus elle le léchera, mieux elle le nettoiera, dit Wolf, heureux, en passant ses doigts le long de la petite brosse de poils durs plantée sur le cou gracieux du poulain.

Il aimait les animaux de la ferme. Il connaissait tous les volatiles, les vaches, les veaux. Même le taureau incontrôlable toujours attaché par une chaîne à sa mangeoire, à l'écart du troupeau, il n'en avait pas peur et il